

Lecture du 14 juin 2014 à la médiathèque de St Cyr-sur-Mer

Rick Bass (1958), « La vie des pierres » in « La vie des pierres » Y

Ecologiste ardent aussi bien dans ses textes de fiction que dans ses essais polémiques, Rick Bass nous offre un recueil de dix textes d'une veine délicate et puissante. Sans jamais se départir d'un certain humour et d'une conscience de la beauté, Rick Bass tend la même oreille attentive aux sourds mouvements telluriques qu'aux discrets tressaillements de la mémoire.

Elle se rappelait un jeu auquel, enfant, elle avait joué, souvent en attendant que son père revienne des grands espaces inconnus : Andes, Chine et Mongolie, Grand Nord - tous ces lieux où la nature est encore sauvage, toutes ces réserves précieuses de richesse primitive.

Elle construisait des bateaux en papier et les lançait dans le courant sur les petits torrents de montagne ; elle les suivait depuis la rive aussi longtemps qu'elle le pouvait, sautant par-dessus les souches et les rochers, imaginant que ces petits vaisseaux étaient de grands navires en route vers la mer, des navires sur lesquels elle aurait été passagère. Et même si elle savait que c'était une déformation de la mémoire sélective de l'enfance, il lui semblait à présent que c'était ainsi qu'elle avait passé la plus grande partie de son temps, à la poursuite de ces frêles esquifs de sa fabrication ballottés par les courants. En partie pour tenter d'apporter un peu de distraction et même un soupçon de magie dans la vie laborieuse des enfants Workman qui habitaient un peu plus bas en aval de la même rivière - et aussi pour essayer d'établir un contact avec le monde extérieur -, elle recommença à fabriquer de petits bateaux tandis qu'elle patientait à l'hôpital, ou bien chez elle la nuit venue, durant les quelques minutes qui précèdent le sommeil, dans le but de faire entrer dans sa vie quelque chose de neuf, quelque chose d'autre que le sommeil et la douleur.

Comme si ces petites embarcations allaient lui ramener son père, alors que rien ni personne ne réussit auparavant.

Elle taillait les bateaux dans des branches de saule et de pin : catamarans, canoës, vaisseaux de guerre, destroyers, yachts et voilier de plaisance, et glissait de petits billets dans de minuscules bouteilles de lait qu'elle datait et signait après avoir griffonné : « Votre voisine de l'autre côté de la montagne. » Puis elle les scellait avec de la cire de bougie avant de les mettre à l'eau ; et,

comme elle le faisait il y a si longtemps, elle courait sur la rive dans la neige et la glace du mieux qu'elle pouvait, même si aujourd'hui, il lui fallait très vite s'arrêter parce que le souffle lui manquait.

Sur les billets qu'elle plaçait à l'intérieur des bouteilles, elle s'était mise à écrire des messages de plus en plus impressionnistes, offrant ses commentaires sur la beauté de la saison, l'émerveillement que lui causait le paysage, et la joie de vivre en général. Elle façonnait des vaisseaux de plus en plus sophistiqués et y trouvait beaucoup de plaisir - même si, alors que les semaines passaient et que les enfants ne venaient toujours pas lui rendre visite, elle avait plus ou moins abandonné l'idée que ces bateaux et leur messenger seraient jamais découverts, songeant, même s'ils l'étaient, que ce serait sans doute par quelqu'un qui habiterait beaucoup plus loin en aval et pour qui l'indication « Votre voisine de l'autre côté de la montagne » n'aurait aucun sens.

Peut-être quelqu'un - peut-être les enfants Workman eux-mêmes - trouverait-il les bateaux beaucoup plus tard - quand ils seraient déjà adultes. Aucune importance. Jyl se satisfaisait de façonner ces jolis modèles réduits, et il lui était égal de penser que les rivières et les forêts seraient sans doute seules à les voir, comme ces prières que l'on adresse moins à un dieu qui n'existe pas qu'à un dieu qui choisit de ne pas répondre.

Elle fut donc très étonnée quand le garçon de quinze ans et sa petite sœur de sept vinrent frapper à sa porte un bel après-midi et la tirer d'un profond sommeil.

La fille, Shayna, retira son sac à dos. Jyl avait supposé que leurs deux paquetages étaient pleins de manteaux, d'écharpes et de moufles de rechange, une lampe électrique, peut-être une miche de pain, mais à la place elle vit que c'était ses bateaux, tous ses bateaux, qui se trouvait là.

« On s'est dit que si on vous les rapportait, vous pourriez peut-être nous les renvoyer », expliqua Shayna.

Jim Harrison (1937), « Une odyssée américaine » Y

Cliff est à un tournant de sa vie. Plaqué par sa femme à soixante-deux ans, il décide de tout quitter et de prendre la route, à la recherche d'un nouveau souffle. Un portrait des Etats-Unis et une profession de foi en la littérature comme Jim Harrison n'en avait jamais livré. Un chef-d'oeuvre d'une profonde humanité.

Sans doute qu'il faut bien commencer quelque part. Nous sommes restés mariés 38 ans, un peu plus que 37, mais moins que 39, le nombre magique.

Je viens de me préparer mon dernier petit déjeuner ici, à la vieille ferme, un bâtiment qui a beaucoup changé durant notre mariage à cause des lubies de Vivian et de mon labeur.

Le couperet est tombé en novembre, lors d'une partie de chasse au chevreuil avec des amis près de Helmer, comté de Luce, dans la péninsule Nord. La neige était trop épaisse pour qu'on puisse chasser longtemps. À l'heure du déjeuner on était de retour au camp pour taper le carton. La partie s'est soudain interrompue quand mes amis m'ont annoncé que Vivian entretenait une liaison torride avec Fred, qui vivait dans sa maison de famille sur le lac Michigan, au nord de Petoskey.

Je me suis mis à picoler, chose que je n'avais jamais faite de ma vie. J'ai bu comme un trou entre la saison de la chasse au chevreuil et le mois de juin de cette année, puis je me suis mis au régime presque sec il y a deux semaines, quand j'ai cru avoir écrasé notre chienne Lola, âgée de 13 ans, un croisement de labrador et de colley. Je l'ai trouvée couchée dans les herbes hautes sous l'arrière de ma Taunus marron. J'aurais peut-être pu la voir si j'avais coupé l'herbe devant la maison. Je me suis mis à courir dans la cour en pleurant ma chienne morte. J'ai allumé les phares de ma voiture et j'ai appelé mon voisin Dan en criant : « Lola est morte ! »

Dan est arrivé un peu plus tard, à l'aube, accompagné du chant de milliers d'oiseaux. Il m'a prouvé ensuite que mes pneus étaient passés à côté de Lola, et qu'elle était morte de vieillesse, un écureuil à demi bouloché en travers de la gueule.

Dan et moi avons pris deux pelles, puis nous avons enterré Lola derrière la grange. « Tu ferais bien de te ressaisir », m'a dit Dan en tassant la terre de la tombe avec ses chaussures

Curieusement, j'ai commencé à reprendre du poil de la bête dès que j'ai découvert que je n'avais pas écrasé Lola.

Après la saison de la chasse au chevreuil, j'ai appelé notre fils Robert, qui s'était envolé de notre nid du Michigan une fois son diplôme au Kalamazoo College obtenu, des études qui nous ont coûté la peau des fesses et plus encore. Il vit maintenant à San Francisco. Quand je lui ai annoncé que sa mère m'avait quitté pour un autre homme, j'ai été surpris qu'il me réponde : « Ça ne me surprend pas. »

Comme je viens de le dire, j'ai repris du poil de la bête en découvrant que je n'avais pas écrasé Lola et j'ai arrêté de boire autant. Un événement plus marquant encore s'est produit alors que je triais le contenu d'une grosse malle : j'ai découvert un puzzle datant de mon enfance. Il y avait 48 pièces, une pour chaque État, toutes de couleurs différentes. La boîte contenait aussi des informations sur l'oiseau et la fleur associée à chaque État. Je ne connaissais que trop bien ce puzzle, j'avais consacré une bonne partie de ma jeunesse à m'occuper de mon petit frère Teddy qui souffrait de mongolisme, une maladie aujourd'hui qualifiée de trisomie 21. Teddy adorait ce puzzle et nous avons passé des heures à le faire et refaire.

J'ai apporté le puzzle au rez-de-chaussée, je l'ai posé sur la table de la cuisine, puis j'ai ouvert une bière sans alcool, car il était seulement midi.

Le puzzle posé devant moi sur la table en formica jaune m'a donné une idée. Il y a plus de 25 ans, à l'époque où j'enseignais, j'avais essayé de me servir du *Walden* d'Henry David Thoreau dans un cours de littérature en terminale. J'étais meilleur en biologie, surtout en botanique, mais voyant que cet écrivain m'enthousiasmait, les 17 élèves de ce groupe affligé avaient au moins essayé de se colleter Thoreau.

« Pourquoi désirait-il vivre seul ? Moi, j'adore traîner avec mes copines », avait demandé une fille.

Thoreau avait plus ou moins dit qu'un homme n'est pas propriétaire d'une ferme, c'est la ferme qui est propriétaire de l'homme. Ils avaient reçu le message cinq sur cinq, car la moitié de ces gamins venaient de familles paysannes et leurs parents ne s'éloignaient jamais de leur ferme pour visiter les États-Unis, sans parler du reste du monde.

Par la fenêtre de la cuisine j'ai regardé mon vieux break Taunus marron qui affichait 200 000 km au compteur et je me suis dit qu'il était toujours vaillant. J'ai baissé les yeux vers les 48 états multicolores. J'ai repensé à mon frère Teddy qui s'est noyé à 11 ans quand notre famille a pris le ferry à Charlevoix pour se rendre à Beaver Island et j'ai eu les larmes aux yeux. Teddy n'avait jamais bien appris à nager. Quand nous allions pêcher en barque sur un lac ou sur le cours inférieur de la Manistee, papa attachait Teddy à sa ceinture avec une longue rêne du harnais du cheval de trait. Sinon Teddy aurait sauté dans n'importe quel plan d'eau. C'était sans gravité dans l'étang de notre ferme, ou l'eau montait seulement jusqu'à la taille. Mais ce jour-là, la traversée pour Beaver Island a été vraiment agitée, nous avons essuyé deux grosses tempêtes estivales et beaucoup de passagers accoudés au bastingage

vomissaient tripes et boyaux. Quand Teddy a sauté par-dessus bord, la r ne a rompu. Le temps que le ferry fasse demi-tour sur les eaux démontées du lac, nous l'avions perdu.

J'ai séché mes larmes et laissé courir mes doigts sur la carte du puzzle. Trois jours plus tard, je suis parti. La ferme ne me possédait plus, et c'est ainsi que j'ai quitté notre verte vallée où j'ai passé tant d'années. Je suis all  derrière la grange sur la tombe de ma Lola bien-aimée pour lui dire adieu.

  l'aube, j'ai décidé d'emporter le puzzle des  tats-Unis et d'en lancer une pièce par la fenêtre de mon break chaque fois que je franchirais la frontière d'un nouvel  tat. Dans l'immédiat,  a allait être formidable de balancer le Michigan.

Papa disait que je serais toujours plein d'esprit et sans un rond car je lisais trop Ralph Waldo Emerson. Il avait peut-être raison.

Norman Maclean (1903-1990), « La rivière du sixième jour » C

Quand on a la chance d'être n , avec son frère, dans le Montana, la pêche à la mouche, c'est un peu comme le tir à l'arc pour les Japonais : une leçon de vie, une façon méticuleuse d'ajuster ses gestes et de participer à la beauté du monde. Le frère du narrateur était, dans les années 30, un magnifique lanceur qui semblait prendre les poissons au lasso. C'était aussi un mauvais garçon, un joueur de poker imprudent que sa famille aimait sans le comprendre. Ce roman autobiographique est devenu un classique de la littérature américaine.

Une rivière à tant de choses à dire qu'il est difficile de distinguer ce qu'elle dit à chacun en particulier. Pendant que nous installions notre matériel et nos poissons dans la voiture, Paul a répété : « Tout ce que je demande, c'est trois ans ». Sur le moment, cela m'a étonné de l'entendre répéter ça, mais plus tard j'ai compris que la rivière, à un moment ou à un autre, avait dû me dire à moi aussi que cela lui serait refusé. Car quand un brigadier m'a réveillé avant l'aube, au début du mois de mai suivant, je me suis levé sans poser de questions. Nous sommes partis en voiture tous les deux, nous avons franchi la ligne de partage des Rocheuses, nous avons descendu la Blackfoot River sur toute sa longueur, en passant par des sous-bois jaunes parfois blancs de muguet, pour aller annoncer à mon père et   ma mère que Paul avait été tué à coups de crosse de revolver et qu'on avait retrouvé son corps au fond d'une impasse.

Ma mère n'a rien dit, elle est allée dans sa chambre. Dans une maison pleine d'hommes, de cannes à pêche et de carabines, c'est presque toujours là qu'elle trouvait refuge lorsqu'elle devait faire face à un problème dans la vie. Sur cet homme qu'elle aimait tant est qu'elle comprenait si mal, elle ne me posa jamais la moindre question par la suite. Elle l'avait aimé, voilà tout, le reste, pour elle, était sans importance. C'était

probablement le seul homme au monde qui l'ait jamais serrée dans ses bras pour, ensuite, se rejeter un peu en arrière en riant.

Quand j'ai eu fini de parler à mon père, il m'a demandé : « Est-ce qu'il y a encore autre chose que tu puisses me dire ? »

J'ai fini par dire : « Presque tous les os de sa main étaient brisés ».

Il était déjà à la porte, il s'est retourné pour me faire confirmer ce que je venais de dire. « Tu es sûr que les os de sa main étaient brisés ? » J'ai répété : « Presque tous les os de sa main étaient brisés ». « De quelle main ? », A-t-il demandé. « La main droite », ai-je répondu.

Après la mort de mon frère, mon père ne marcha plus jamais très bien. Il avait du mal à lever les pieds, et le pied une fois levé, retombait au petit bonheur. De temps en temps, il fallait que je lui redise ce que j'avais dit quant à la main droite de Paul, puis il repartait en clopinant. Il n'arrivait pas à marcher tout à fait droit. Comme plus d'un pasteur écossais avant lui, il lui fallait tirer quelque réconfort du fait de se dire que son fils était mort en se battant.

Mais au début, il cherchait à se raccrocher à un peu plus que ça, tout de même. « Tu es certain que tu m'as dit tout ce que tu savais sur la façon dont il est mort ? » Me demandait-il. Je répondais : « Sûr et certain ». « Ça n'est pas grand-chose », soupirait-il. « Non », disais-je, « mais tu sais, on peut aimer sans forcément comprendre ». « Je sais », disait mon père, « c'est ce que j'ai prêché toute ma vie ».

Un jour, mon père est revenu à la charge avec une autre question. « Est-ce que tu crois que j'aurais pu l'aider ? », m'a-t-il demandé. Même si j'avais pris le temps de réfléchir, j'aurais fait la même réponse. « Et moi, est-ce que tu crois que j'aurais pu l'aider ? », ai-je répondu. Nous nous sommes tus, chacun de nous deux laissant l'autre à ses réflexions. Comment répondre à une question qui remet en question une vie entière ?

Beaucoup plus tard, il s'est enfin décidé à me poser une question qu'il voulait sans doute me poser depuis le début. « Est-ce que tu crois qu'il s'est trouvé pris au milieu d'un hold-up et qu'il a fait la bêtise de vouloir résister ? Tu comprends ce que je veux dire : que ça n'avait rien à voir avec son passé, tout ça ? »

« La police n'en sait rien », ai-je dit.

« Mais toi, qu'est-ce que tu en penses ? » Et je voyais bien ce qu'il voulait me faire dire.

« Je t'ai déjà dit tout ce que je savais. Si tu insistes vraiment, ce que je sais de lui, c'est que c'était un fichtrement bon pêcheur ».

« Plus que ça », a dit mon père. « Il était magnifique. »

« C'est vrai », ai-je dit. « Il était magnifique. C'est normal, c'est toi qui lui avais appris. »

Mon père a posé les yeux sur moi, il m'a regardé longuement sans rien dire. À dater de ce jour, il ne fut plus jamais question entre nous de la mort de Paul.

Sauf que, indirectement, Paul était souvent présent dans nos conversations. Un jour, par exemple, mon père m'a posé toute une série de questions qui m'ont amené à me demander si je comprenais vraiment cet homme qui, de tous les hommes, était pourtant celui dont je me sentais le plus proche. « Tu aimes raconter des histoires vraies, non ? », m'a-t-il demandé. Et j'ai répondu : « Oui, j'aime raconter des histoires qui sont vraies ».

Alors il m'a demandé : « Une fois que tu en auras fini avec tes histoires vraies, pourquoi n'essaierais-tu pas, un jour, d'inventer une histoire et les personnages qui iraient avec ? C'est seulement comme ça que tu comprendras ce qui s'est passé et pourquoi. Ceux avec qui nous vivons, qui nous sont proches, et que nous sommes censés connaître le mieux, sont ceux qui nous échappent le plus ».

Aujourd'hui, presque tous ceux que j'ai aimés sans les comprendre quand j'étais jeune sont morts, mais je n'ai pas renoncé à chercher à les connaître.

Bien sûr, à mon âge, je ne vaud plus grand-chose comme pêcheur, et bien sûr, le plus souvent, je pêche seul dans les grandes rivières, malgré mes amis qui trouvent que ce n'est guère raisonnable. Souvent, comme beaucoup de pêcheurs à la mouche de l'ouest du Montana, où les jours d'été sont d'une longueur presque boréale, j'attends la fraîcheur du soir pour commencer à pêcher. Alors, dans le demi-jour boréal du canyon, tout ce qui existe au monde s'estompe, et il n'y a plus que mon âme, mes souvenirs, les voix mêlées de la Blackfoot River, le rythme à quatre temps et l'espoir de voir un poisson venir à la surface.

À la fin, toutes choses viennent se fondre en une seule, et au milieu coule une rivière. La rivière a creusé son lit au moment du grand déluge, elle recouvre les rochers d'un élan surgi de l'origine des temps. Sur certains des rochers, il y a la trace laissée par les gouttes d'une pluie immémoriale. Sous les rochers, il y a les paroles, parfois les paroles sont l'émanation des rochers eux-mêmes.

Je suis hanté par les eaux.

Rick Bass (1958), « Fibre » in « La vie des pierres » Y

Cette contrée - la vallée du Yaak, tout là-haut à la pointe nord-est du Montana - est ravagée à la fois par le feu et par l'humidité. Sous les forêts, la terre a la forme d'un immense champ de vagues stagnantes, pareil à un océan primitif et désormais presque pétrifié - les vagues des Rocheuses qui peu à peu déferlent et deviennent celle du grand Nord-Ouest Pacifique -, si bien que c'est toujours un peu comme s'y perdre, ou sentir qu'on a enfin trouvé l'endroit magique et dense qu'on recherchait depuis toujours. À moins de cent pas d'intervalle, quand on traverse à pied n'importe quel coin de ce pays, on peut passer des pâturages et des bois de pins jaunes qui dépendent du feu pour leur survie à d'épaisses et humides forêts, peuplées de cèdres et de sapins-ciguës aux troncs moussus, riches d'une odeur de décomposition presque sexuelle. Rainettes, salamandres rouge électrique, grives solitaires et hautes fougères ; montez encore un peu, dépassez la petite cascade qui murmure et le crâne couvert de mousse d'un caribou des forêts, et vous atteignez un petit glacier sur lequel on aperçoit encore, mais déjà en train de fondre sous le soleil, les traces éphémères du passage d'un glouton. Les

marques d'érosion qui strient la roche de la montagne sous ces épaisses couches de glace ne sont qu'à peine moins éphémères.

Sur le versant ensoleillé de l'autre côté de la montagne, vous pouvez traverser une des zones dévastées par le grand incendie de 1910, avec encore quelques énormes souches de mélèzes carbonisés, transformé en abris de fortune par les piverts, les martres et les ours. Cette ancienne forêt détruite par les flammes a encore une force et une énergie particulières, elle semble continuer à bouillonner de vie, comme ivre de tant de lumière, saoulée par la richesse de cette terre brûlée, alimentée par le pouvoir nutritif des cendres.

En continuant à redescendre, vous vous retrouverez entourés de cette végétation primitive qui borde les rives silencieuses des torrents : de la mousse, de la mousse encore, et puis cette sombre forêt du Nord-Ouest : épicéas et sapins.

De retour à la maison, dans votre chalet, vos rêves tourbillonnent, comme si vous marchiez encore comme si vous arpentiez, même durant votre sommeil, cette contrée touchée par la grâce, avec sa prodigieuse diversité et toute l'énergie qu'elle transmet.

Edward Abbey (1927-1989), « Le gang de la clef à molette » C

Révoltés de voir le somptueux désert de l'Ouest défiguré par les grandes firmes industrielles, quatre insoumis décident d'entrer en lutte contre la "Machine".

Dénonciation cinglante du monde industriel moderne, hommage appuyé à la nature sauvage et hymne à la désobéissance civile, ce livre subversif à la verve tragi-comique sans égale est le grand roman épique de l'Ouest américain.

Edward Abbey (1927-1989), auteur d'une vingtaine de livres, est sans conteste le plus célèbre des écrivains de l'Ouest américain. Personnage emblématique et contestataire, il fut l'un des premiers représentants d'une prise de conscience écologique aux États-Unis. À sa mort, il demanda à être enterré dans le désert. Aujourd'hui encore, personne ne sait où se trouve sa tombe.

Il arriva soudain sur le bord rocheux d'un autre canyon. Un modeste abîme. La paroi tombait, deux cents pieds plus bas, sur un talus de pierre. Sur le bord opposé, à cent vingt yards, le tracé avec marqueurs, bâtons et drapeaux se poursuivait. On prévoyait donc un pont au-dessus de ce ravin.

C'était un simple petit canyon, à peine connu certainement, avec un étroit filet d'eau dans son lit, pareissant en méandres sur le sable, se prélassant en flaques sous le feuillage vert acide des peupliers, chutant par-dessus une barrière de roche dans un bassin en contrebas contenant à peine assez d'eau pour subvenir aux besoins d'un bouquet de genévriers, de quelques libellules aux ailes rouges, d'un ou deux serpents et de quelques

oiseaux. Rien d'important. Un joli canyon, mais pas un grand canyon assurément. Et ce petit canyon qu'il n'avait jamais vu auparavant, dont il n'avait jamais entendu prononcer le nom, plaisait beaucoup à Hayduke. Il le trouvait parfait. Il ne voyait pas l'intérêt d'un pont.

Il s'agenouilla pour écrire dans le sable un message à tous les constructeurs d'autoroutes : *Rentrez chez vous.*

Après un instant de réflexion, il ajouta : *Pas de putain de pont, s'il vous plaît.*

Réfléchissant encore, il apposa sa signature secrète : *Rudolf le rouge.*

Mais il la raya bien vite pour écrire : *Cheval fou.* Mieux valait ne pas se désigner avec précision.

Ils étaient désormais prévenus. Eh bien, tant mieux. Il reviendrait, lui, avec ou sans l'équipe. Parfaitement outillé cette fois, avec un levier capable d'arracher un pont de ses fondations.

Il marcha vers le nord, le long de la crête jusqu'au sommet du canyon, cherchant un moyen pour le traverser. Son trajet serait raccourci de plusieurs miles s'il y parvenait. Il trouva un endroit propice. Le fond du ravin n'était plus qu'à environ cent cinquante pieds et plusieurs terrasses s'étagaient sous la crête. Hayduke pris la corde en nylon dans son sac, la déroula, la passa autour d'un tronc d'arbre. S'assurant lui-même avec sa main gauche, contrôlant l'extrémité libre de la droite, il bascula dans le vide. Suspendu un moment, il jouit de la gravitation ainsi neutralisée puis descendit en rappel jusqu'au surplomb inférieur.

Un deuxième rappel l'amena à faible distance du fond du canyon. Il arrima son sac à sa corde, le descendit, puis largua la corde. Il gagna le lit sablonneux au pied de la falaise par une cheminée dans la roche.

Il remplit ses gourdes dans le courant, à l'endroit où l'eau sourdait de cavités creusées dans le lit rocaillieux et rose du canyon. Il but une longue gorgée et se reposa un instant en sommeillant. Le soleil poursuivait sa course, la lumière et la chaleur glissait sur lui. Il se réveilla, but une fois encore, replaça son sac sur son dos et grimpa la haute pente d'un talus jusqu'à un passage dans la paroi opposée du ravin. Le dernier tronçon, en haut de la pente, se dressait à la verticale, vingt pieds difficiles à franchir. Il se débarrassa de son sac qu'il attacha à une extrémité de la corde, puis grimpa avec l'autre extrémité dans sa ceinture. Il remonta le sac, souffla un instant puis repartit vers le sud pour retrouver le prolongement du tracé de la nouvelle route.

Tout au long de l'après-midi il poursuivit la mission qu'il s'était fixée. Sous le soleil, en direction du nord-ouest, il anéantit en un jour le patient et minutieux travail de quatre hommes pendant un mois. Jusqu'au soir il travailla consciencieusement, déterrants les poteaux, arrachant les rubans. Des avions passaient, très haut dans le ciel, laissant leurs traînées plumeuses, ne s'intéressant ni à Hayduke ni à son activité. Seuls les oiseaux le regardaient, les geais dans les pins, un passereau bleu des montagnes, un faucon et des buses patientes. Une fois, il déranga un troupeau de daims avec sept ou huit biches et trois faons tachetés. Il les regarda s'enfuir en bondissant au-dessus des fourrés. Il tomba aussi sur des bœufs, mi sauvages, mi domestiques. Ils se levèrent non sans hésitation à

son approche, puis abandonnèrent en trotinant l'ombre de leur champ. Les étendues sauvages peuvent accueillir longtemps encore la vie pastorale.

Quand les villes seront mortes, quand les nuisances auront disparu, lorsque les tournesols pousseront à travers le béton et à travers l'asphalte des autoroutes abandonnées. Quand le Kremlin et le Pentagone seront devenus des maisons de retraite pour généraux, présidents et autres empaillés, quand les gratte-ciel de Phoenix, Arizona, tombeaux d'aluminium et de verre, disparaîtront presque entièrement sur les dunes de sable, pourquoi alors, bon Dieu, des femmes et des hommes indomptés, chevauchant librement leur monture, oui des hommes libres et des femmes fières, ne parcourraient-ils pas en toute indépendance les champs d'armoise du pays des canyons, y regroupant les animaux sauvages pour dévorer à pleines dents leur viande saignante avant de danser toute la nuit au son des violons, banjos et guitares sous la lumière d'une nouvelle lune ? Avant que, bordel de Dieu, ne revienne, pensait-il gravement, dans une triste colère, le futur âge d'acier et de glace avec ses ingénieurs, ces gros fermiers et tous ces putains d'emmerdeurs.

David Vann (1966), « Sukkwan Island » extrait 1 Y

Une île sauvage du Sud de l'Alaska, accessible uniquement par bateau ou par hydravion, tout en forêts humides et montagnes escarpées. C'est dans ce décor que Jim décide d'emmener son fils de treize ans pour y vivre dans une cabane isolée, une année durant. Après une succession d'échecs personnels, il voit là l'occasion de prendre un nouveau départ et de renouer avec ce garçon qu'il connaît si mal. La rigueur de cette vie et les défaillances du père ne tardent pas à transformer ce séjour en cauchemar, et la situation devient vite incontrôlable. Jusqu'au drame violent et imprévisible qui scellera leur destin.

Lorsque l'avion passa, quelques jours plus tard, Roy pêchait à plusieurs kilomètres au nord. Il pensait l'avoir entendu, puis l'avoir imaginé, mais il s'arrêta, tendit l'oreille et l'entendit de nouveau. Il remonta sa ligne, attrapa ses deux saumons et se mit à courir. Il était loin, sa vision obstruée par tant de petits bras de terre qu'il ne le vit pas pénétrer dans l'embouchure de leur crique. Il galopait sur la plage de galets et, quand il y était obligé, à travers les sous-bois pour redescendre aussitôt sur la berge, de plus en plus inquiet à l'idée d'arriver trop tard et de le rater. Il se disait que son père devait couper du bois, mais s'il était parti marcher de l'autre côté de la crête pour une raison obscure et s'il n'y avait personne à la cabane ? Le pilote risquerait de ne pas revenir avant longtemps, il laisserait un mot qui dirait : appelez-moi sur la

radio si vous avez besoin de quelque chose. Et il y avait autre chose, aussi, que Roy ne voulait pas admettre. Même si son père était à la cabane, que dirait-il ? Y avait-il une chance qu'il dise que tout allait bien et qu'il renvoie le pilote en lui demandant de ne pas revenir ? Ça ne semblait pas impossible et Roy devait partir, il devait quitter cette île. Il lâcha les poissons et sa canne à pêche pour accélérer le pas.

Il n'était qu'à une centaine de mètres de la dernière pointe quand il entendit le ronronnement du moteur, il s'arrêta pour voir l'avion décoller de la baie, se détacher de sa propre écume et s'élever maladroitement au-dessus du chenal. Roy resta planté là en fixant le point où l'appareil avait disparu, la respiration saccadée, tenaillé par le sentiment qu'un événement terrible était survenu.

Il est parti, dit-il à voix haute. Je l'ai raté.

Il retourna chercher sa canne et ses saumons, puis rentra à la cabane.

Son père se tenait près de la pile de bois. Tom est passé, fit-il quand Roy approcha.

J'ai entendu.

Oh. Eh bien, il n'est resté qu'une minute, j'ai commandé les fournitures qui nous manquaient et il s'arrêtera en chemin vers Juneau pour nous les apporter la semaine prochaine. Enfin, on n'est pas vraiment sur son chemin, je crois. Et son père sourit, heureux de les savoir au beau milieu de nulle part. Roy porta les saumons au bord de l'eau et les vida. Il les écailla prestement, leur coupa la tête, les nageoires et la queue. Il voulait partir. Peu importe ce que son père en penserait ; il allait partir, point final.

Tu veux partir ? Demanda son père quand il le lui annonça au dîner.

Roy ne le répéta pas et continua de manger. Il se sentait terriblement malheureux, comme s'il était en train de tuer son père.

On ne se débrouille pas si mal, non ? Demanda son père.

Roy refusait de céder. Il ne dit rien.

Je ne comprends pas, fit son père. On arrive enfin à quelque chose. On se prépare pour l'hiver.

Pourquoi ? Pensait Roy. Juste pour réussir à passer l'hiver ? Mais il ne dit rien.

Écoute, fit son père. Il va falloir que tu me parles, sinon tu restes ici et la discussion s'arrête là.

D'accord, dit Roy.

Pourquoi est-ce que tu veux partir ?

Je veux retrouver mes amis, ma vraie vie. J'ai pas envie d'essayer de survivre à l'hiver.

D'accord. Très bien. Mais, et moi ? Tu m'as dit que tu resterais un an et j'ai fait des projets. J'ai démissionné et j'ai acheté cet endroit. Qu'est-ce que je suis censé faire si tu t'en vas ?

Je sais pas.

Tu n'y as pas réfléchi, pas vrai ?

Non. Roy se sentait affreusement mal. Je suis désolé, fit-il.

C'est pas grave, dit son père. Si tu dois t'en aller, alors vas-y Je ne te retiens pas.

Roy avait envie de répondre qu'il allait rester, mais il n'y parvenait pas. Il savait que d'horribles malheurs lui tomberaient dessus s'il restait. Il fit la vaisselle et ils se couchèrent.

Tu sais, dit son père cette nuit-là tandis qu'ils attendaient le sommeil, tout est trop incontrôlable, ici. Tu as raison. Il faut être un homme pour supporter ça. Je n'aurais pas dû emmener un enfant avec moi.

Roy n'arrivait pas à croire que son père lui dise ça. Il ne ferma pas l'œil de la nuit. Il voulait partir. Il voulait s'échapper. Mais à mesure que les heures passaient, il savait qu'il allait rester. Il imaginait son père seul, il savait que son père avait besoin de lui. Au matin, Roy se sentait si mal qu'il prépara des pancakes et dit à son père : j'ai réfléchi et je n'ai plus envie de partir.

C'est vrai ? dit son père, puis il s'approcha de lui et posa la main sur les épaules de son fils. Ça c'est parlé, dit-il, rayonnant. On va s'en sortir les doigts dans le nez. On va bientôt avoir des provisions fraîches, on mettra de côté suffisamment de poisson et de viande, et j'ai une nouvelle idée pour le toit de la cachette. Je me disais que...

Son père continua, excité, mais Roy ne l'entendait plus. Il ne croyait plus à tous ses plans saugrenus. Il avait la sensation qu'il venait lui-même de se condamner à une sorte de prison et qu'il était trop tard pour reculer.

Rick Bass (1958), « Nashville chrome » C

Au début des années 1930, dans le sud de l'Arkansas, à Poplar Creek près de la frontière du Mississippi, Floyd Brown dirige une scierie. En plus des difficultés économiques qui touchent l'ensemble des États-Unis, les Brown sont confrontés à des problèmes domestiques : Floyd boit avec excès, travaille avec imprudence, et son fils cadet meurt accidentellement.

La petite scierie était perchée à la lisière des bois sombres, reposant sur le sol riche, avec les bûcherons qui se frayèrent peu à peu un passage dans la forêt épaisse. Certaines années ils y apportaient les troncs, d'autres fois - en fonction des contrats et de la logistique du transport - la scierie était démontée et déplacée un peu plus loin au milieu des arbres. Il y avait encore des panthères dans les marais et des ours dans les montagnes, ou ce qui passait pour des montagnes dans ces vieilles collines érodées.

C'était un autre parcours de leur enfance – les sons physiques et sensuels de la scierie, avec les lames qui bourdonnaient et s'arrêtaient toute la journée - la plainte stridente de la lame qui tournait à vide, se transformait en un grognement sourd au contact du bois, émettant une hauteur de son différente pour une coupe grossière, un rabotage ou une finition, et dont la sonorité variait aussi selon la taille, la densité, l'espèce de bois, le moment de l'année et l'emplacement de l'arbre, sur une face sud ou nord.

Des odeurs variées flottaient dans leur vie tels des rubans parfumés - la senteur âpre du bois vivant et l'odeur sèche du bois mort qui évoquait un feu de camp ; l'odeur des moteurs diesel, celle des mulets et des chevaux qui dérapaient parfois en tirant les troncs hors du marais quand l'essence était rare ou ne pouvait être gaspillée ; l'odeur et le crissement des harnais en cuir ou d'autres articles de sellerie ; la sueur rance imprégnée d'alcool et le tabac des ouvriers qui avaient tous des doigts en moins, et même des mains et des bras, parfois à cause de la scie mais le plus souvent à cause des troncs, des rouleaux à pâtisserie de cinq cents kilos qui dégringolaient du camion, prenant en tenaille et écrasant tout sur leur passage.

Et si les hommes n'avaient perdu aucune partie de leur corps - s'ils avaient encore leurs dents, leurs doigts, leurs pouces, leurs mains, leurs pieds, leurs bras et leurs jambes au grand complet -, ils souffraient de blessures internes : fractures, alcoolisme, rage et le désespoir muet d'une pauvreté que les générations précédentes n'avaient pas connue.

Il y avait des ouvriers qui mouraient sur le coup, des accidents dus parfois à la fatigue – ils chutaient d'un camion, passaient sous un arbre en train de tomber, ou étaient victimes de dizaines d'autres mésaventures banales. Chaque année la scierie perdait plusieurs hommes de cette façon, et aussi des arbres, de telle sorte qu'entre les mourants et les blessés il y avait toujours un contretemps, et un rétablissement en cours ou à venir.

Même pour ceux qui n'avaient jamais participé à une guerre, cela devait ressembler à l'image qu'ils s'en faisaient : la forêt était l'adversaire et la tâche des bûcherons était de tenter de progresser chaque jour un peu plus dans le territoire ennemi afin de s'y implanter plus solidement.

Cent cinquante ans à peine séparaient ces nouveaux ouvriers et leurs familles de la lignée des voyous d'Oglehorpe, ces prisonniers lâchés dans les bois hors-la-loi - un siècle et demi, une durée insignifiante qui n'avait pas permis aux bûcherons de décanter cette filiation, de s'en purifier avec le temps, grâce à l'influence de la forêt, de ses ravins et de ces crêtes, par l'harmonie qui se négocie entre un paysage et une espèce, ou un nouveau venu dans le monde.

Les enfants n'en connaissaient pas d'autre. La forêt - blessée ou intacte - mêlée à leur humeur comme la lumière dorée qui filtrait à travers la voûte compacte des frondaisons

le matin : chaque contour de feuille, de lobe et de dentelure, déjà adapté à la spécificité du moment et du lieu.

Dans cette forêt, l'ombre mouchetée des feuillages modérait la température du sol et procurait un nutriment aux légions d'insectes inoffensifs dont la vie aidait aussi à enrichir et à transformer la terre, et chaque matin de printemps ou d'été, les bois commençaient à chuintier à cause d'un excès de chlorophylle - une puissance muette, vibrante, extraordinaire, une énergie silencieuse miroitant au-dessus des feuilles avec une telle éloquence qu'elle était presque audible.

La lumière verte inondait les enfants, s'infiltrait dans leurs poumons, envahissait leur esprit de son scintillement doré. Ils auraient pu rester là pour toujours.

Edward Abbey (1927-1989), « Désert solitaire » Y

À la fin des années 1950, Edward Abbey travaille deux saisons comme ranger dans le parc national des Arches, en plein cœur du désert de l'Utah. Lorsqu'il y retourne, une dizaine d'années plus tard, il constate avec effroi que le progrès est aussi passé par là. Cette aventure forme la base d'un récit envoûtant, véritable chant d'amour à la sauvagerie du monde, mais aussi formidable coup de colère.

Des nuages noirs traversent les champs d'étoiles. Étoiles souvent puissantes et proches, à l'éclat glacé dans des tons de bleu, d'émeraude et d'or. Là, là-bas, étendu sous mes yeux vers le sud, l'est et le nord, les arches et les à-pics et les Pinacles et les rochers de grès en équilibre (désormais placés sous la tutelle) ont perdu la chaude lueur rouge du couchant pour virer à des teintes douces, intangibles, innomées et innommables, de violet, teintes qui semblent non pas les recouvrir mais irradier de leur cœur.

Une planète jaune flotte à l'ouest, plus brillant des objets célestes. Vénus. J'ouvre grand les oreilles à l'écoute d'un cri de chouette ou d'engoulement, mais n'entends que le crépitement de mon feu, qu'un bref le souffle de vent.

Le feu. L'odeur du genévrier qui brûle et la plus belle hauteur du monde, à mon humble avis ; tous les encensoirs du paradis de Dante, je pense, ne parviennent à l'égaliser. Comme la fragrance de la sauge après la pluie, une simple bouffée de fumée de genévrier suffit à évoquer, par une sorte de catalyse magique comme en produit parfois la musique, l'espace, la lumière, la clarté et l'étrangeté poignante de l'Ouest américain. Dieu fasse que cette fumée dure.

Mon petit feu ondule, vacille, commence à mourir. Je brise une autre branche de genévrier contre mon genou et pose les morceaux sur le tas de braises. Un

filet de fumée bleutée s'en élève et le bois, sec comme le roc d'où il vient, s'épanouit en longues flammes.

*Va mon encens, monte de ce foyer,
Demande aux dieux pardon de cette claire larme.*

J'attends et j'observe ; je garde le désert, les arches, le sable et la roche nue, les genévriers solitaires et les touffes de sauges éparses qui m'entourent dans le silence et la simplicité, sous les étoiles.

Le feu faiblit de nouveau. Je le laisse mourir, prends mon bâton de marche et par me promener le long de la route, dans l'obscurité de plus en plus épaisse. J'ai avec moi une torche mais je ne l'allumerai pas, sauf si j'entends un signe de vie animale qui vaut que j'y regarde de plus près. La torche électrique est un instrument utile dans certaines situations, mais je vois suffisamment bien la route sans elle. En fait, je la vois mieux.

Il y a un autre inconvénient au fait d'utiliser la torche ; comme nombre de gadgets mécaniques, elle tend à faire écran entre l'homme et son environnement. Si je l'allume, mes yeux s'adapteront à elle et je ne verrai plus que la petite flaque de lumière qu'elle projettera devant moi ; je me retrouverais coupé du monde. En laissant ma torche dans ma poche, à sa juste place, je continue à faire partie de l'univers dans lequel je marche, et ma vision, bien que limitée, n'a pas de frontière nette ou prédéfinie.

Cette limite inhérente aux machines m'apparaît doublement évidente lorsque je rentre dans ma caravane. J'ai décidé d'écrire une lettre (à moi-même) avant de me coucher, et plutôt que d'allumer une bougie je vais lancer le vieux groupe électrogène. C'est un petit moteur quatre cylindres à essence montée sur un trépied de bois pas très loin de la caravane. Pas du tout assez loin, à mon goût. J'abaisse la manette des gaz, règle le starter, engage la manivelle et donne un premier tour. Le moteur crachote, hoquette, démarre, prend de la vitesse, s'emballe en hurlant, soupapes tressautant, bielles tempêtant, pistons sifflants en allant et venant dans leurs cylindres huilés. Parfait : le courant jaillit dans les fils ; dans la caravane, les ampoules commencent à luire, puis brille de plus en plus fort en gagnant en incandescence. Les lumières sont si puissantes que je n'y vois rien et doit protéger mes yeux d'une main alors que je me dirige en trébuchant vers la porte ouverte de la caravane. Et je n'entends rien d'autre non plus que le grondement de l'engin. Je suis coupé du monde naturel et hermétiquement emprisonné dans une boîte de lumière et de bruit tyrannique.

Une fois à l'intérieur de la caravane, mes sens s'adaptent à la nouvelle situation et bientôt, tandis que j'écris ma lettre, j'oublie les ampoules et la plainte du moteur. Mais je me suis complètement coupé du plus vaste monde qui entoure ma coquille manufacturée. Le désert et la nuit ont dû reculer, battre en retraite - je ne peux plus les observer ou interagir avec eux ; j'ai troqué un monde majestueux et virtuellement illimité pour un autre, petit et pauvre. Volontairement, je ne le nie pas ; ce troc est temporairement pratique et réversible à mon gré.

Ma lettre finie, je sors éteindre le groupe électrogène. Les ampoules faiblissent s'éteignent, le martèlement furieux des pistons cesse en un dernier soupir. Debout à côté du moteur inerte et impuissant, j'entends ses dernières vibrations mourir comme des vaguelettes à la surface d'une poche d'eau perdue au loin, quelque part dans le quiet océan désert, quelque part au-delà de Delicate Arch, au-delà des terres vaines de Yellow Cat, au-delà de la frontière de l'ombre.

J'attends. Maintenant, la nuit revient à flots, le silence tout puissant m'étreint et m'englobe ; je vois de nouveau les étoiles et le monde qu'elles font luire. À plus de vingt miles de mon contemporain le plus proche, ce n'est pas de la solitude que je ressens, mais de la béatitude. Une béatitude à la fois douce et exaltée.

David Vann (1966), « Sukkwan Island » extrait 2 C

La tempête continua pendant cinq jours, cinq jours d'attente à ne rien dirent, à se sentir cloîtré. Parfois, Roy ou son père sortait pour rapporter du bois ou pour marcher, mais ils passaient le reste du temps à lire, à manger et à patienter, et son père essayait de joindre Rhoda sur les ondes courtes ou sur la VHF, sans succès.

On penserait au moins pouvoir se connecter pendant quelques minutes, dit son père. A quoi ça sert, cette merde, si on ne peut pas l'utiliser dans le mauvais temps ? On est censés avoir des urgences que quand il fait beau ?

Roy eut envie de répondre : Heureusement qu'on n'en a jamais eu besoin, histoire de relancer la conversation, mais il avait peur que ces propos soient interprétés comme une sorte de commentaire sur le besoin incontrôlable que son père avait de Rhoda, alors il garda le silence.

Quand son père finit par établir un contact, la tempête s'était calmée. Roy sortit sous la bruine fine, le sol était si détrempé qu'il avait l'impression de marcher sur des éponges. Les arbres dégouлинаient de toutes parts, de grosses gouttes tombaient sur la capuche et les épaules de son blouson imperméable. Il se demanda qui était vraiment Rhoda. Il avait passé beaucoup de temps avec elle, bien sûr, quand elle et son père étaient mariés. Mais ses souvenirs étaient ceux d'un enfant ; comment elle menaçait de planter une

fourchette dans leurs coudes s'ils les posaient sur la table pendant le dîner, par exemple, et une image d'elle saisit au vol dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bains. Quelques disputes entre elle et son père, mais rien de précis. Ils avaient divorcé un an plus tôt, quand il avait douze ans, mais tout était différent, désormais, toutes ses perceptions. Comme si la vie à treize ans était totalement distincte de celle que l'on vivait à douze. Il ne se souvenait pas de ses pensées ni du fonctionnement de son cerveau, parce qu'à cette époque il ne réfléchissait pas au fonctionnement de son cerveau, si bien qu'il ne pouvait rien comprendre de cette période de son existence, comme si ces souvenirs appartenaient à quelqu'un d'autre. Rhoda aurait pu être n'importe qui. Tout ce qu'elle représentait pour lui, aujourd'hui, c'était cette chose que son père tenait absolument à avoir, un désir aussi fort que celui de la pornographie, un besoin qui rendait son père malade, bien que Roy sût que c'était faux, qu'il avait tort de penser qu'elle le rendait malade. Il savait que son père s'infligeait cela tout seul.

À l'extrémité de la pointe, Roy s'assit sur une grosse branche de bois flotté, trempée et glaciale. Il observa les volutes de sa respiration s'éloigner, regarda l'eau et aperçut un petit bateau au loin, à environ un kilomètre et demi. Un événement extrêmement rare. Un petit bateau à moteur sorti pour pêcher ou pour camper, équipé de bidons d'essence supplémentaires fixés le long de la rambarde de proue. Roy bondit sur ses pieds et agita les bras, mais il était bien trop loin pour distinguer une éventuelle réponse. Il devinait la tache sombre de la cabine dans laquelle devait se tenir une ou plusieurs personnes, mais il ne voyait rien de plus précis.

Il se demanda s'il lui arriverait un jour la même chose qu'à son père avec Rhoda. Il espérait que non, mais il savait en quelque sorte à l'avance que ce serait certainement le cas. En cet instant, il avait surtout envie de s'occuper et il aurait voulu être au chaud dans la cabane. Il faisait trop froid dehors. C'était un endroit misérable.

Quand il revint, il était encore tôt, mais il ne ressortit pas. Il estimait qu'il était resté dehors suffisamment longtemps. Je sais bien, disait son père. Je ne dis pas ça. Roy est rentré, au fait. Il était dehors.

La voie de Rhoda émergea, grésillante, déformée par les ondes.

Jim, Roy ne sera pas le seul à entendre ça. Tous ceux qui possèdent une radio amateurs vont l'entendre.

Tu as raison, répondit son père mais ça m'est égal. C'est trop important.

Qu'est-ce qui est important, Jim ?

Qu'on parle, qu'on arrange la situation.

Et comment va-t-on arranger la situation ?

Je veux qu'on se remette ensemble.

Ils écoutèrent les parasites pendant une trentaine de secondes avant que la voie de Rhoda revienne.

Je suis désolée d'être obligé de dire ça devant Roy et tous les autres, Jim, mais on ne se remettra jamais ensemble. On a déjà essayé des tas et des tas de fois. Il faut que tu m'écoutes, que tu écoutes ce que j'ai à te dire. J'ai rencontré quelqu'un, Jim, et je vais l'épouser j'espère. Et de toute façon, peu importe. On ne reviendrait pas ensemble quoi qu'il arrive. Certaines choses doivent finir et on doit les laisser finir.

Roy faisait semblant de lire pendant que son père restait assis, courbé devant la radio. Putain de radio, dit son père à Rhoda. Si on était ensemble maintenant, face à face, ça serait différent. Puis il coupa la communication.

Roy leva les yeux. Son père était penché en avant, les bras sur les genoux, la tête baissée. Il se frottait le fond. Il demeura ainsi longtemps. Roy ne trouvait rien à dire, alors il ne disait rien. Mais il se demandait pourquoi ils étaient là, quand tout ce qui semblait importer à son père se trouvait ailleurs. Cela ne lui semblait pas logique du tout que son père soit venu s'installer ici. Il commençait à se demander si son père n'avait pas échoué à trouver meilleure façon de vivre. Si tout cela n'était pas qu'un plan de secours et si Roy, lui aussi ne faisait pas parti d'un immense désespoir qui collait à son père partout où il allait.

Il n'y eut plus de bon moment après cela. Son père se repliait sur lui-même et Roy se sentait seul. Son père lisait quand le temps était exécrationnel et se promenait seul quand il n'était que mauvais. Ils ne parlaient que pour dire des choses comme : peut-être qu'on devrait préparer le dîner, ou : tu n'aurais pas vu mes gants ? Roy observait son père en permanence et ne découvrait aucune brèche dans la coquille de son désespoir. Son père était devenu inaccessible. Puis Roy rentra un jour d'une balade pour le trouver assis devant la radio, son pistolet à la main. Un silence étrange régnait, à l'exception des quelques bourdonnements et sifflements qui s'échappaient de l'appareil.

Jim ? fit Rhoda à l'autre bout. Ne me fait pas ça, connard.

Son père éteignit la radio et se leva. Il dévisagea Roy dans l'embrasement de la porte, observa la pièce autour de lui comme s'il était gêné par un détail minuscule et cherchait quelque chose à dire. Mais il resta muet. Il s'approcha de Roy et lui tendit le pistolet, puis il enfila son blouson et ses bottes avant de sortir.

Roy le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière les arbres. Il regarda le pistolet dans sa main. Le chien était armé et il apercevait une douille cuivrée. Il le rabaissa en tenant le pistolet pointé loin de lui. Puis il réarma le chien, porta le canon à sa tempe et fit feu.

Pete Fromm (1958), « Indian Creek, un hiver au cœur des Rocheuses »

L'auteur s'apprête à vivre un long hiver seul au cœur des montagnes Rocheuses ; il nous livre ici un témoignage drôle et sincère, véritable hymne aux grands espaces sauvages.

Vers la fin du mois de septembre, quelques jours avant mes vingt ans, alors que je surveillais la baignade, une fille qui était venue avec nous aux Tetons au printemps vint me trouver pour bavarder. Cette fille avait passé l'été avec une amie à faire la cuisine dans un refuge perdu de l'Idaho. Elle était originaire du New Jersey, et elle me raconta avec son accent du Nord la cuisine et les longues marches, évoquant au passage des lieux aux noms

indiens comme la Passe des Nez Percés. J'avais tout lu sur les Nez Percés ; j'étais un spécialiste. Et je me retrouvais là, en maillot de bain, à écouter cette fille du New Jersey me parler des montagnes où elle avait séjourné. Des montagnes que je ne connaissais que par les livres.

J'avais cessé de vraiment écouter lorsqu'elle mentionna son amie et leur rencontre avec un garde forestier. Son amie avait accepté un boulot aux *Fish and Game* de l'Idaho, me dit-elle, un emploi qui impliquait de passer l'hiver seul dans les montagnes. Un job en rapport avec des œufs de saumon.

Je devins subitement très attentif. Au milieu de la nature, seul dans les montagnes. Elle me dit qu'elle trouvait l'idée plutôt sympa, mais que sa copine s'était entichée d'un type et que maintenant c'était devenu nettement moins sympa pour elle. Il s'agissait après tout de passer sept mois en solitaire. Ce jour-là, son amie venait justement d'appeler le garde forestier pour lui dire qu'elle se désistait. « Il était vraiment furax, le gars », précisa-t-elle. Il ne lui restait que deux semaines pour trouver quelqu'un qui accepterait de passer sept mois seul en pleine nature. « Ce genre de personnes, ça ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval », dit-elle, et tout ce projet coûteux était sur le point de capoter

Elle me donna le nom et le numéro du garde. Je l'appelais depuis la piscine, faisant preuve d'une sagacité, d'une débrouillardise - et d'un manque de réflexion - digne d'un véritable homme d'action.

Le soulagement du garde devant cet appel venu du ciel était manifeste, mais il prit tout de même soin de m'expliquer ce qu'impliquait le job. Il ajouta qu'il refuserait tout engagement de ma part avant d'avoir évoqué avec moi l'ensemble des conditions. Il ne voulait pas que j'accepte à cause d'un vague film que je me serais fait pour le lâcher, une fois de plus. C'est bien l'expression qu'il avait employé – un film. Sans le vouloir, il avait réussi à m'accrocher.

- Vous vivrez dans une tente de toile rectangulaire au croisement de deux rivières, m'expliquait-il. En plein cœur du parc naturel de Selway-Bitterroot.

De la mi-octobre à la mi-juin, j'allais être responsable de deux millions et demi d'œufs de saumon implantés dans un bras entre deux rivières. La route la plus proche se trouvait à quarante miles, l'être humain le plus proche à soixante miles. Si j'étais intéressé, précisa-t-il, je n'aurais que deux semaines pour me préparer.

J'entendais de moins en moins ce qu'il disait. Tout me semblait parfait. J'allais enfin découvrir le monde sauvage. Film ou réalité ? Galère ou liberté sans limite ? Mais, de toute manière, peu importe ce que j'allais découvrir, j'aurais une histoire à raconter plus tard, mon histoire.

Je dis au garde que tout cela me semblait très intéressant. Si j'avais été plus attentif j'aurais sans doute pu l'entendre secouer la tête.

- Et le salaire, ça ne vous intéresse pas ? demanda-t-il.

Je lui répondis que si, bien sûr, même si je n'y avais pas songé.

- Deux cents dollars par mois, lança-t-il.

- D'accord, répondis-je.

C'était trop beau pour être vrai. Être payé, en plus. Il me conseilla d'y réfléchir et de le rappeler le lendemain.

- Entendu, fis-je.

Une formalité. Ma décision était prise.

Le lendemain, je m'activai à régler les affaires urgentes. J'achetai des bougies, des haches et des coins à fendre. Deux paires de raquettes (des rondes et des longues, même si la différence ne me semblait pas évidente). Elles étaient en sorbier sauvage et en peau de bête, tout imprégnées d'une beauté primitive, utilitaire.

Ensuite, des pantalons de laine. Trois, même si deux auraient suffi, je pense. Je ne voulais pas être pris au dépourvu au milieu de nulle part.

Puis commença la partie véritablement excitante : l'achat de tous les accessoires d'hommes des montagnes qui allaient, de toute évidence, m'être indispensables. Même si je n'avais pas la moindre idée de comment les poser, j'achetai des pièges - tout trappeur a besoin de pièges. Mon ami Rader, qui avait piégé des rats musqués dans l'Ohio, était prêt à m'initier à ses secrets.

Le jour du départ approchait. J'ajoutai quelques éléments à la pile qui s'élevait dans notre chambre - nous en étions arrivés au point où il nous fallait tracer des pistes afin de rejoindre nos lits respectifs. Il y avait une corne de bison que j'espérais transformer en une authentique corne à poudre. Quelques jours seulement avant l'arrivée des gardes forestiers, je me dis que des allumettes pourraient être utiles, et je me mis à en rassembler des dizaines de boîtes. Pour terminer, je pris quelques livres. The big sky, ma bible, et aussi quelques manuels Foxfire, les livres de Bradford Angier sur la survie dans les grands espaces et une vieille brochure Herter de recettes à faire en pleine nature. Même si j'avais suivi Rader dans le maquis des livres sur les trappeurs, je

n'étais pas un gros lecteur. Je partis seul pour sept mois avec seulement six livres.

Malgré la fatigue occasionnée par les beuveries frénétiques avec mes amis – ces mêmes amis que, je me rendais compte, je ne reverrais pas avant longtemps -, la réalité des sept mois à venir s'imposait enfin à moi.

Mais les gardes devaient arriver dans deux jours, une dizaine de soirées d'adieux avait été organisées en mon honneur, et je ne voyais aucun moyen de me sortir du guêpier dans lequel j'avais foncé tête baissée. C'était impossible. Si l'on m'avait appelé pour m'apprendre que le projet était finalement annulé, j'aurais dansé la gigue tout nu dans la grande rue. Je fermai les yeux et essayai de provoquer mentalement ce coup de fil. Les choses s'étaient emballées depuis trop longtemps pour que je puisse me sortir seul de cette impasse.

Rick Bass (1958), « La vie des pierres » in « La vie des pierres »

Jim Harrison (1937), « Une odyssée américaine »

Norman Maclean (1903-1990), « La rivière du sixième jour »

Rick Bass (1958), « Fibre » in « La vie des pierres »

Edward Abbey (1927-1989), « Le gang de la clef à molette »

David Vann (1966), « Sukkwan Island » extrait 1

Rick Bass (1958), « Nashville chrome »

Edward Abbey (1927-1989), « Désert solitaire »

David Vann (1966), « Sukkwan Island » extrait 2

Pete Fromm (1958), « Indian Creek, un hiver au cœur des Rocheuses »